



*L'homme d'esprit selon Montesquieu:  
pour une définition de «l'esprit des Lumières»*

CATHERINE VOLPILHAC-AUGER

ABSTRACT. The importance Montesquieu accords to the notion of *esprit*, and its representations in diverse societies that he envisions, spurs us to notice a fundamental notion: «l'homme d'esprit», capable of uniting social and philosophical qualities, constituted in his eyes by an ideal or model form, the man of the Enlightenment *par excellence*.

KEYWORDS. Enlightenment; Montesquieu; Spirit; French society; Philosophy.

Est-il original de dire, comme le fait Montesquieu, que l'esprit est l'«attribut principal de nos temps modernes»<sup>1</sup>? S'il s'agissait seulement de reconnaître qu'après la Renaissance, et plus particulièrement au XVIII<sup>e</sup> siècle, la France donne à l'Europe le modèle d'une vie mondaine dominée par l'art de converser et le plaisir de briller en société, le constat serait banal. Les *Lettres persanes* donnent cependant pleine force à l'analyse, en montrant notamment les ravages qu'exerce la tyrannie de l'esprit et les conséquences qu'il faut en tirer<sup>2</sup>. De plus Montesquieu ne se contente pas de déclarer que les valeurs anciennes, essentiellement guerrières, n'ont plus cours; il esquisse une histoire de l'esprit humain, qui pourrait relever d'une anthropologie historique ou d'une histoire des représentations:

<sup>1</sup> *Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*, in Montesquieu, *Œuvres complètes*, vol. 9, Voltaire Foundation, Oxford 2006, p. 254.

<sup>2</sup> Voir M. Méricam-Bourdet, *De l'esprit contre l'esprit? Sur quelques paradoxes apparents des Lettres persanes*, in Ph. Stewart (dir.), *Les Lettres persanes en leur temps*, Classiques Garnier, Paris 2013, pp. 95-107. Cet article a joué un rôle fondamental dans le choix du sujet du présent recueil et dans l'élaboration de son argumentaire.

Cet esprit de gloire et de valeur se perd peu à peu parmi nous. La philosophie a gagné du terrain. Les idées anciennes d'héroïsme et les nouvelles de chevalerie se sont perdues. Les places civiles sont remplies par des gens qui ont de la fortune, et les militaires, décréditées par des gens qui n'ont rien<sup>3</sup>.

Un autre passage se fait plus explicite encore:

La philosophie et j'ose même dire un certain bon sens ont gagné trop de terrain dans ce siècle-ci pour que l'héroïsme y fasse désormais une grande fortune [...].

Chaque siècle a son génie particulier: un esprit de désordre et d'indépendance se forma en Europe avec le gouvernement gothique; l'esprit monacal infecta les temps des successeurs de Charlemagne; ensuite régna celui de la chevalerie; celui de conquête parut avec les troupes réglées; et c'est l'esprit de commerce qui domine aujourd'hui<sup>4</sup>.

Ainsi la philosophie, et non l'esprit en ce qu'il a de plus superficiel, apparaît comme le vainqueur de l'héroïsme ancien, avec pour conséquence le développement de «l'esprit de commerce», qui calcule tout. Mais à travers tous ces exemples s'affirme surtout l'idée que les temps de l'humanité se définissent par un «esprit» commun à une société (en l'occurrence élargie à l'ensemble de l'Europe). Alors que Voltaire affine sa théorie des «siècles» en identifiant les quatre «âges heureux» qui «serv[e]nt d'époque à la grandeur de l'esprit humain» aux grands souverains qui favorisent les lettres et les arts (Alexandre, César et Auguste, les Médicis, Louis XIV)<sup>5</sup>, Montesquieu, fidèle à sa théorie de l'histoire qui relativise le rôle des supposés grands hommes, différencie les «siècles» en les unifiant autour d'un «génie» ou «esprit» particulier partagé par toutes les composantes de cette société. Mais alors comment concilier l'effectivité de l'esprit de commerce et le primat de «l'esprit» censé caractériser l'âge moderne?

On pourrait y voir un sentiment d'humeur dirigé contre un moment très particulier, la Régence: «C'était le siècle des bons mots: (Ille duc

<sup>3</sup> *Pensées*, n° 761. Les «places civiles» sont celles que la naissance (doublée éventuellement du mérite et de la capacité) permettait d'obtenir.

<sup>4</sup> *Ibidem*, n° 810. Voir aussi n° 1183: «Je suis dans un temps où l'on est beaucoup revenu de l'admiration du hérosisme». Il constate ailleurs (n° 1306) que Louis XIV montra de l'héroïsme «dans un siècle et dans une partie du monde où le hérosisme est devenu impossible».

<sup>5</sup> Voltaire, *Le Siècle de Louis XIV*, chap. I, 1751.

d'Orléans]) se conduisait par un bon mot, et on le gouvernait par un bon mot<sup>6</sup>. Le mot «saillies» revient plusieurs fois chez Montesquieu à propos du Régent, mais on est loin d'un jugement défavorable: si la Régence consiste en «saillies mises en air de système», le Régent «avait une philosophie de saillies», qui lui faisait prononcer «une bonne parole, et très philosophique»; son gouvernement montre même d'étonnantes qualités: «il fait, en se jouant, le travail des politiques; il rencontre tout ce qu'ils avaient réfléchi, et ses saillies sont aussi sensées que leurs méditations<sup>7</sup>. Mais la Régence n'est que le temps du Régent, une parenthèse qui sans le système de Law aurait pu être enchantée: elle est donc à la fois associée à un homme et limitée à quelques brèves années, alors que l'expression «les temps modernes» ouvre une perspective infiniment plus large. J'en retiendrai cependant cette proximité de la «saillie» ou trait d'esprit avec la réussite, et même avec la philosophie.

Si l'on veut analyser davantage la notion, il faut en passer par le vocabulaire. Usant de tous les sens que lui offre le mot, Montesquieu regrette que la langue française ne soit pas apte à les distinguer, à sentir la gradation qu'il propose lui-même, de la vivacité d'esprit à la capacité de compréhension: «Les Français ont tort de confondre ce que les Anglais appellent *wit*, *humour*, *sense*, *understanding*»<sup>8</sup>. Tout est d'abord affaire de langage, car «un homme d'esprit est, dans ses ouvrages, créateur de dictions, de tours et de conceptions; il habille sa pensée à sa mode, la forme, la crée par des façons de parler éloignées du vulgaire, mais qui ne paraissent pas être mises pour s'en éloigner<sup>9</sup>. Au temps de Marivaux et de la Nouvelle Préciosité, caractérisé par le goût pour les néologismes, cette idée mérite d'être rappelée: Montesquieu est de son temps, et les temps nouveaux, ou «modernes», appellent des idées et des mots nouveaux, ou plutôt, comme le montre justement l'exemple de Marivaux, des alliances nouvelles entre les mots. Mais Montesquieu est passé

<sup>6</sup> *Pensées*, n° 800.

<sup>7</sup> *Ibidem*, respectivement n° 1613, 1018, 173. On comparera ce dernier passage avec la version qu'en offrent beaucoup plus tardivement les *Lettres de Xénocrate à Phérès* (1754): «Il se joue du travail des politiques; ses saillies sont ses principes; ce qu'ils méditent, il le rencontre; un instant lui donne tout ce qu'ils ont réfléchi». (*Œuvres complètes*, Voltaire Foundation, vol. 8, Oxford 2003, p. 400).

<sup>8</sup> *Pensées*, n° 685.

<sup>9</sup> *Ibidem*, n° 721.

de «l'esprit» à «l'homme d'esprit»; c'est ce qui va nous permettre de comprendre en quoi l'esprit est à ses yeux un des termes-clés de son époque, et de ce fait, pour nous, un terme-clé des Lumières.

*Les sots et les gens d'esprit.*

L'homme d'esprit est-il «spirituel»? Montesquieu n'use guère de cet adjectif que par opposition à ce qui est matériel, temporel ou corporel, le cantonnant par là au domaine religieux<sup>10</sup>. S'il ne dédaigne pas de retenir tel trait d'esprit (et d'abord les siens, introduits dans les *Pensées* par «Je disais» ou «I said»), ou de désigner tel homme comme relevant de cette catégorie (son ami Forcalquier en est<sup>11</sup>), il n'en fait pas la liste. Il faut donc recourir à ce que l'on sait du fonctionnement des cercles qu'il fréquente. L'homme d'esprit est d'abord celui que l'on identifie comme tel, qui est reconnu par la société et surtout par ses pairs: appartenant à l'élite issue des «cercles» ou «sociétés» qu'on n'appelle pas encore salons, il en constitue la raison d'être et en assure l'existence, sous le double signe du plaisir et de l'intelligence. C'est dire que l'homme d'esprit est à la fois celui qui se singularise et celui qui n'existe que grâce aux «gens d'esprit»<sup>12</sup> qui se reconnaissent en lui et auxquels il se mêle<sup>13</sup>.

Se forme ainsi une catégorie essentielle pour Montesquieu qui en use constamment, notamment dans les *Pensées*, tant les gens d'esprit semblent former une aristocratie du monde poli. Ils sont aussi nécessaires pour conduire la conversation que pour proposer des raisonnements justes, mais leur principal mérite est peut-être d'inspirer à d'autres le

<sup>10</sup> C'est ainsi qu'il faut comprendre le seul passage qui pourrait être ambigu, à propos des interprètes de la mythologie: «... les uns, plus grossiers, voulaient tout entendre à la lettre; les autres, plus spirituels, ne trouvaient que des allégories et rapportaient tout à la morale et à la physique». (*Pensées*, n° 1603). On relèvera néanmoins la présence dans les *Lettres persanes* d'un religieux d'une «physionomie spirituelle», le bibliothécaire qui instruit si bien Rica (lettre 128).

<sup>11</sup> *Pensées*, n° 426.

<sup>12</sup> La forme plurielle «hommes d'esprit» ne semble pas en usage: de même on parle d'«honnêtes gens» pour donner un pluriel à «honnête homme».

<sup>13</sup> Voir *Pensées*, n° 213: «Quand on s'est attendu que je brillerais dans une conversation, je ne l'ai jamais fait. J'aimais mieux avoir un homme d'esprit pour m'appuyer, que des sots pour m'approuver».

désir d'avoir de l'esprit, et finalement de le faire naître chez eux: «je n'étais jamais si embarrassé avec les gens d'esprit qu'avec les sots. Je m'embarrassais parce que je me croyais embarrassé et que je me sentais honteux qu'ils pussent prendre sur moi de l'avantage»<sup>14</sup>. Dans ce jeu mimétique qui constitue la société, les sots (catégorie tout aussi présente et prégnante chez Montesquieu que celle des gens d'esprit, et si bien représentée dans les *Lettres persanes*) frappent de stérilité ce qui les entoure: l'esprit qui n'est pas soutenu chancelle, et la conscience de soi s'affaiblit. À l'inverse, les gens d'esprit sont ceux qui vous donnent de l'esprit<sup>15</sup>. Si l'on en croit La Bruyère, ils se caractérisent par une fécondité qui assure autour d'eux le plaisir de l'intelligence et la satisfaction de soi, et garantit en retour leur propre plaisir et leur satisfaction. Tel est le cercle vertueux qui caractérise les «cercles», si bien nommés, où tout est effet de miroir<sup>16</sup>.

Cet esprit si nécessaire au fonctionnement social et si dépendant de lui est souvent quantifié: on a beaucoup ou peu ou «trop d'esprit»<sup>17</sup>, et comme on s'en doute, le «trop d'esprit» frôle le vide. Mais si on peut multiplier les exemples de traits d'esprit, remarquables par leur à-propos, leur justesse, leur sens profond<sup>18</sup>, comment caractériser l'esprit même? Peut-on espérer définir ce que serait «l'esprit de l'esprit»? On cherchera en vain dans les exemples contemporains de quoi nourrir la réflexion sur le sujet: si Voltaire est évoqué deux fois dans les *Pensées* pour son esprit, dans les deux cas Montesquieu ne fait que répéter le

<sup>14</sup> *Ibidem*, n° 1003.

<sup>15</sup> Ce qui est encore l'occasion d'un trait d'esprit, sous forme d'un de ces paradoxes que Montesquieu aime tant expliquer: «*J'ai said*: "Je ne trouve rien de si difficile que d'avoir de l'esprit avec des sots"» (*ibidem*, n° 1066).

<sup>16</sup> La Bruyère, *Les Caractères* V, 16: «L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres: celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits, et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui» (addition de la 9<sup>e</sup> édition, 1696).

<sup>17</sup> *Pensées*, n° 1410: «Il y a des gens qui sont sots parce qu'ils veulent avoir trop d'esprit». Voir aussi n° 1091, 1377, 1426, 1520.

<sup>18</sup> Voir par exemple les réponses de Montesquieu à des têtes couronnées dont il fait valoir la générosité: en bon courtisan il leur rend hommage, mais c'est pour mieux rappeler les droits des peuples (*ibidem*, n° 1003).

jugement d'autrui, sans montrer la moindre admiration, ni même le moindre intérêt pour cet aspect d'un personnage qu'il n'aime guère<sup>19</sup>. C'est plutôt du côté de l'homme d'esprit qu'il faut chercher de véritables éléments de réflexion.

*Portrait de l'homme d'esprit.*

Montesquieu, qui se méfie de l'abstraction, préfère présenter l'homme d'esprit en action. L'approche peut être par la négative: «Un homme d'esprit n'est pas un homme qui a toujours des saillies, parce que les trois quarts du temps elles sont hors de saison», dit l'*Essai sur les causes qui peuvent affecter les esprits et les caractères*<sup>20</sup>, auquel il faut revenir car c'est là qu'il élabore une véritable théorie de «l'homme d'esprit». Comme le montre la suite, l'affirmation va bien au-delà d'une banale condamnation du trait d'esprit superficiel, méchant et lâché mal à propos:

L'esprit ne consiste pas aussi à avoir toujours de la justesse, parce qu'elle est aussi souvent hors de saison, par exemple dans les conversations enjouées qui ne sont qu'un tissu de raisonnements faux qui plaisent par leur fausseté même et par leur singularité; car si l'on ne cherchait dans les conversations que le vrai, elles ne seraient point variées et n'amuseraient plus<sup>21</sup>.

Est-ce pour autant une reprise des arguments familiers à certains moralistes ou théologiens du XVII<sup>e</sup> siècle? Montesquieu reprendrait ainsi à son compte une condamnation de l'activité mondaine par excellence qu'est la conversation, de cette forme brillante qui se condense en traits (en saillies) et disqualifie la «justesse», en s'opposant à toute continuité et

<sup>19</sup> *Ibidem*, n° 1393 et 2175. On peut ajouter cette remarque critique, qui figure dans le Catalogue de la bibliothèque de Montesquieu sous le nom de Voltaire: «*O lepidum caput si cerebrum haberet*» [le charmant garçon, s'il avait un peu de cervelle] <<http://montesquieu.huma-num.fr/editions/brede/theme/54#2219>> (01/2017). J'évoque plus loin le cas de Fontenelle.

<sup>20</sup> *Œuvres complètes*, vol. 9, p. 253. Cet ouvrage, a été rédigé selon moi entre 1736 et 1739 (voir C. Volpilhac-Augier, *Sur quelques sources prétendues du livre XIV de L'Esprit des lois. De l'Essai sur les causes à L'Esprit des lois: la théorie des climats existe-t-elle?* <<http://montesquieu.ens-lyon.fr/spip.php?article872>> 29/01/2017).

<sup>21</sup> Cf. cette définition de «l'esprit de conversation»: «un esprit particulier, qui consiste dans des raisonnements et des déraisonnements courts» (*Pensées*, n° 1971).

à toute solidité du raisonnement. Mais peut-on sérieusement envisager cette réprobation apparente de la conversation, qui constitue la manifestation singulière et remarquable de l'esprit français, chez un homme qui se plaisait tant dans les cercles littéraires et aristocratiques les plus brillants de Paris<sup>22</sup>? Ce serait un véritable reniement, d'autant plus étonnant qu'à ses yeux la nation française s'illustre par une «vivacité capable d'offenser», mais «corrigée par la politesse», indissociable du «goût pour le monde et surtout pour le commerce des femmes»<sup>23</sup> – autrement dit par ce qui crée les conditions mêmes de l'esprit de conversation<sup>24</sup>.

En fait, comme le montre la répétition de l'expression «hors de saison», ce qui disqualifie cette forme d'esprit, c'est son inadaptation ou son inadéquation au moment. «Un homme a de l'esprit lorsque les choses font sur lui l'impression qu'elles doivent faire, soit pour le mettre en état de juger, soit pour le mettre en état de plaire», affirmait d'emblée *l'Essai sur les causes*<sup>25</sup>. Que signifie le balancement *soit... soit*? Peut-on être l'un ou l'autre, ou l'un et l'autre à la fois? La bipartition continue: «toutes les choses ont deux valeurs, une valeur intrinsèque et une valeur d'opinion». La valeur intrinsèque nous est enseignée par nos maîtres, la fréquentation du monde nous apprend la valeur d'opinion<sup>26</sup>. Faut-il préférer celle qui est au fondement de nos connaissances, ou celle qui est d'usage? Faut-il même choisir? Bien au contraire, «l'esprit nous fait mettre l'une ou l'autre en usage selon le temps, selon les personnes, selon le lieu».

L'esprit apparaît donc finalement comme cette formidable capacité d'adaptation qui nous fait ajuster nos idées les plus brillantes, nos savoirs les plus approfondis et nos convictions les plus arrêtées non pas à autrui (ce qui aurait pour principale conséquence de nous brider ou de nous limiter), mais à l'occasion, aux circonstances. L'esprit doit ainsi être toujours en éveil, ne connaître sa force que pour mieux la déployer en fonction de ceux à qui il s'adresse et donc parfois la retenir. N'aurions-nous

<sup>22</sup> Voir C. Volpillac-Auger, *Montesquieu*, Gallimard, Paris 2017 («Folio Biographie»), passim.

<sup>23</sup> *L'Esprit des lois* XIX, 6.

<sup>24</sup> Sur cet aspect, voir dans ce recueil l'article de Stéphane Pujol.

<sup>25</sup> *Œuvres complètes*, vol. IX, p. 252.

<sup>26</sup> On retrouvera la même opposition quand *L'Esprit des lois* traitera de l'éducation dans les monarchies (IV, 2).

pas là une facette inexplorée de cette modération qui apparaît comme une aspiration constante chez Montesquieu? Mais c'est aussi une véritable pierre de touche: l'homme d'esprit n'est évidemment pas celui qui exhibe son esprit, ni même celui qui veut constamment apparaître comme tel: face à des sots, il doit se garder en réserve; il est aussi celui qui résiste à la tentation de briller ou même de s'imposer, et qui ainsi reste maître de son esprit<sup>27</sup>. En cela il est le sage des temps modernes.

*L'Essai sur les causes* développe encore ce thème en insistant sur la capacité à s'adapter aux situations, non pour construire une théorie générale du *kairos*, mais pour définir une sorte d'intuition instantanée grâce à laquelle l'homme d'esprit maîtrise toute situation en sachant d'emblée se situer par rapport aux «choses». Il est certes question d'agir, mais d'abord et surtout de comprendre:

Un homme d'esprit connaît et agit de la manière momentanée dont il faut qu'il connaisse et qu'il agisse; il se crée pour ainsi dire à chaque instant sur le besoin actuel<sup>28</sup>, il sait et il sent le juste rapport qui est entre les choses et lui. Un homme d'esprit sent ce que les autres ne font que savoir<sup>29</sup>.

Sentir et savoir diffèrent autant l'un de l'autre que l'évidence et le raisonnement, la facilité et l'effort, le génie et l'étude, ou encore «de goût naturel», ou «application prompte et exquise des règles même que l'on ne connaît pas», et «la connaissance de théorie»<sup>30</sup>. La qualité essentielle de l'homme d'esprit recoupe ainsi celle que *L'Esprit des lois* définira comme propre au réformateur, car «il n'appartient de proposer des changements qu'à ceux qui sont assez heureusement nés pour pénétrer d'un coup de génie toute la constitution d'un État»<sup>31</sup>. De manière plus

<sup>27</sup> Voir *Pensées*, n° 2180: «On dit qu'Ovide a trop d'esprit, c'est-à-dire s'abandonne trop à son esprit».

<sup>28</sup> Le mot est à prendre au sens de «réel, effectif», conformément aux dictionnaires de l'époque (Académie française, Trévoux).

<sup>29</sup> *Œuvres complètes*, vol. 9, p. 252.

<sup>30</sup> *Essai sur le goût*, *Œuvres complètes*, vol. 9, p. 390. Daté généralement de 1753, puisque c'est la date à laquelle Montesquieu en parle à D'Alembert, *l'Essai sur le goût* est sans doute très largement antérieur; aucun indice, y compris dans les *Pensées*, n'est décisif.

<sup>31</sup> Préface de *L'Esprit des lois*. Voir aussi les qualités du législateur des Crétois, de Lycurgue et de Platon, en matière d'éducation, qui sont en fait des réformateurs puisqu'ils s'opposent aux usages antérieurs: «Je prie qu'on fasse un peu d'attention



générale encore, c'est ainsi que Montesquieu définira le grand homme: «celui qui voit vite, loin et juste»<sup>32</sup>. Dans toutes ces caractérisations du héros d'un temps sans héroïsme, on retrouve sinon les mêmes termes, du moins la même attitude à la fois sensible et intellectuelle, la même supériorité aisée, la même capacité à une compréhension instantanée – on comprend mieux ainsi que le Régent ait pu apparaître sous le jour si favorable de la «philosophie de saillies».

Mais l'*Essai sur les causes* y apporte des nuances. Dans le Monde vrai que Marivaux met en scène avec *Le Cabinet du philosophe*, le voyageur déchiffre la «langue» sans équivoque de ses habitants «dans la tournure de leurs discours, dans l'air qu'ils ont en parlant, dans leur ton, dans leur geste, même dans leurs regards»<sup>33</sup>; de même, dans l'*Essai sur les causes*, l'homme d'esprit se définit et se construit par sa sagacité:

Tout ce qui est muet pour la plupart des gens lui parle et l'instruit. Il y en a qui voient le visage des hommes, d'autres des physionomies, les autres voient jusqu'à l'âme. On peut dire qu'un sot ne vit qu'avec les corps; les gens d'esprit vivent avec les intelligences<sup>34</sup>.

Ceux-ci sont attentifs à tout, et s'opposent ainsi à ceux qui affirment orgueilleusement leur supériorité, ne cherchant en autrui qu'un public ou un miroir muet, récusant toute influence extérieure; en homme de son temps et contre toute tentation solipsiste (qui ne serait guère dictée par une position philosophique, mais par la seule vanité), Montesquieu montre que l'esprit se nourrit de la diversité des esprits et du sentiment de leurs différences.

### *Le monde et le cabinet.*

Mais l'homme d'esprit est bien rare – et ici l'analyse se fait plus précise, renvoyant à une définition plus restrictive, ou du moins limitée au seul cadre des cercles mondains; en effet

à l'étendue de génie qu'il fallut à ces législateurs, pour voir qu'en choquant tous les usages reçus, en confondant toutes les vertus, ils montreraient à l'univers leur sagesse» (*L'Esprit des lois* IV, 6).

<sup>32</sup> *Pensées*, n° 2061.

<sup>33</sup> Marivaux, *Le Cabinet du philosophe*, VIII<sup>e</sup> feuille, [1734], Prault, Paris 1752, p. 398 <<https://books.google.fr/books?hl=fr&id=mJEUAAAAQAAJ>> (01/2017).

<sup>34</sup> *Œuvres complètes*, t. IX, pp. 252-253.

il faut qu'il unisse deux qualités presque physiquement incompatibles; car il y a réellement autant de différence entre ce qu'on appelle homme d'esprit dans le monde et l'homme d'esprit chez les philosophes, qu'il y en a entre un homme d'esprit et un stupide. L'esprit selon les gens du monde consiste à rapprocher les idées les plus éloignées, l'esprit selon les philosophes à les distinguer. Chez le premier homme d'esprit, toutes les idées qui ont quelque rapport, quelque éloigné qu'il soit, sont réveillées; elles sont si distinctes chez l'autre que rien n'est capable de les confondre<sup>35</sup>.

Alors que le jeu binaire des deux valeurs (intrinsèque et d'opinion), des deux mondes, où l'on cultive son jugement ou l'art de plaire, des deux éducations, celle de l'école et celle du monde, pouvait s'envisager sous l'angle de la complémentarité, pour créer un surhomme appelé «homme d'esprit», capable de jouer sur tous les tableaux, de présenter l'avvers (la conversation) et le revers (la philosophie), cet idéal harmonieux a tût fait d'éclater en une opposition qui en révèle l'aspect utopique, ou plutôt fallacieux. L'art du paradoxe, de l'oxymore intellectuel, caractérise l'esprit selon le monde; l'esprit philosophique opère des distinctions, comme celle dont Montesquieu usera bientôt pour «ne pas regarder comme semblables des cas réellement différents»<sup>36</sup>, en faisant intervenir l'histoire propre à chaque nation et à chaque institution, ou encore en établissant à la base de tout l'édifice la différence entre la nature et le principe des gouvernements<sup>37</sup>. Rétrospectivement, cette démarche apparaît comme celle-là même de Montesquieu dans *L'Esprit des lois*, et semble définir l'idéal qui est d'ores et déjà le sien. N'aurait-il pas implicitement fait son choix?

L'opposition est en effet topique; dans cette phase de latence (avant 1739) pendant laquelle Montesquieu n'a pas encore réellement formé le projet de *L'Esprit des lois*, mais en jette les fondements<sup>38</sup>, ne prendrait-elle pas un sens particulier? Avec cette théorie de l'esprit, ou plutôt de

<sup>35</sup> *Ibidem*, p. 253.

<sup>36</sup> Préface de *L'Esprit des lois*.

<sup>37</sup> «Cette distinction est très importante, et j'en tirerai bien des conséquences; elle est la clé d'une infinité de lois», prend soin d'affirmer une note de *L'Esprit des lois* (III, 1). On peut aussi penser aux distinctions entre les différents sens d'esprit que distingue l'anglais, dans le passage que je cite au début de cet article.

<sup>38</sup> La critique les réduit parfois à l'expérience de la langue de mouton, dont on sait qu'elle est transportée au livre XIV sans qu'il soit besoin de grands aménagements.

l'homme d'esprit aux prises avec une contradiction qui le remet en cause, *l'Essai sur les causes* offre un biographème tout aussi topique, voire un apologue: Montesquieu serait à la croisée des chemins, hésitant entre le divertissement mondain et la philosophie, comme Héraclès entre les séductions du vice et la rigueur de la vertu; et bien sûr *L'Esprit des lois* apparaît comme le fruit du renoncement aux séductions faciles. Mais j'ai montré ailleurs combien ce schéma convenu est inadéquat et peu convaincant<sup>39</sup>. On peut aussi considérer que Montesquieu dépasse la contradiction en se refusant à écrire un traité en forme, en récusant tout didactisme, en adressant son ouvrage au plus large public: littérairement très travaillée, usant de toutes les ressources de l'énonciation, l'œuvre joue avec son lecteur<sup>40</sup>; ainsi la philosophie, à force de virtuosité cachée, parle comme elle l'a rarement fait depuis Platon. Mais si leurs effets en sont détournés par l'art de l'écrivain, l'antagonisme des deux esprits n'en a pas pour autant disparu, car il tient à la méthode intellectuelle elle-même.

Certes, avec un passage des *Pensées* copié vers 1748-1750, la difficulté semble vaincue, tant les contraires sont heureusement conciliés:

On gagne beaucoup dans le monde; on gagne beaucoup dans son cabinet. Dans son cabinet, on apprend à écrire avec ordre, à raisonner juste et à bien former ses raisonnements; le silence où l'on est, fait qu'on peut donner de la suite à ce qu'on pense. Dans le monde, au contraire, on apprend à imaginer; on heurte tant de sujets dans les conversations que l'on imagine des choses; on y voit les hommes comme agréables et comme gais; on y est pensant par la raison qu'on ne pense pas, c'est-à-dire que l'on a les idées du hasard, qui sont souvent les bonnes<sup>41</sup>.

Mais rien ne prouve que ces lignes ne soient pas largement anté-

<sup>39</sup> Voir C. Volpillac-Auger, *La Biographie, un miroir déformant*, in Montesquieu, *Œuvres complètes*, vol. 3, Voltaire Foundation, Oxford 2008, pp. CLXIX-CLXXVI.

<sup>40</sup> D'où les reproches que lui adresse Voltaire, pourtant expert en la matière: dans *L'Esprit des lois* on trouve trop souvent, outre «un défaut continu de méthode», des «plaisanterie[s]», et «des saillies où l'on attendait des raisonnements» (*Catalogue des écrivains...*, in *Le Siècle de Louis XIV*, 1756).

<sup>41</sup> *Pensées*, n° 1971 (voir aussi dans ce recueil l'analyse de ce passage par Myrtille Méricam-Bourdet). Le passage cité ci-dessus, note 21, a été joint par les éditeurs à celui-ci; il me paraît devoir en être matériellement distingué, comme un article autonome.

rieures<sup>42</sup>; et de toute manière, peut-on imaginer qu'en une dizaine d'années, Montesquieu ait découvert une sorte de formule magique qui lui aurait permis de vaincre si aisément l'aporie de l'*Essai sur les causes*? D'autres occasions témoignent d'une difficulté persistante, comme l'illustre le cas de son ami Fontenelle, si vanté pour son esprit. Montesquieu relate certaines de leurs conversations et lui rend un hommage mitigé, à propos de sujets profonds comme «l'origine de l'idée de la pureté et de l'impureté des corps qui portaient une souillure sur l'âme»<sup>43</sup>; il rapporte en détail sa propre explication, qui fait intervenir l'apparition de la distinction entre l'âme et le corps, et plus brièvement celle de Fontenelle, «très ingénieuse, si elle n'est pas solide»<sup>44</sup> – elle repose essentiellement sur un élément purement matériel, la difficulté à faire disparaître les taches de sang. Sur un sujet métaphysique, la possibilité d'«intelligences supérieures à nous»<sup>45</sup>, Fontenelle (qu'une fois encore Montesquieu ne fait parler qu'après lui) a «une très jolie idée»: ces êtres supérieurs seraient comme «des plongeurs qui peuvent aller dans la mer et ne peuvent pas vivre dans la mer», et ne rencontreraient donc les humains que fugitivement – cette vision poétique où se mêlent les réminiscences mythologiques et les images romanesques de sylphes visitant les mortels, succède à l'analyse purement rationnelle de Montesquieu qui réinterprète l'idée théologique d'une échelle des êtres: qui sommes-nous, pour prétendre nous situer à l'ultime échelon de la Création?

«Ingénieuse», «jolie», l'idée (plutôt que l'argumentation) de celui qui contribua à réformer les esprits soixante ans plus tôt apparaît bien faible; élégante, elle pourra satisfaire certains – mais certainement pas Montesquieu. À son entrée dans le monde, en 1712, il s'était donné Fontenelle pour modèle intellectuel<sup>46</sup>; devenu académicien à Bordeaux et auteur à succès des *Lettres persanes*, il faisait l'éloge des *Entretiens sur la pluralité des mondes*: «Souvent on a dit gravement des choses puérides,

<sup>42</sup> Les éditions actuelles des *Pensées*, en confondant systématiquement la date de copie et la date de rédaction, risquent d'en fausser considérablement l'interprétation.

<sup>43</sup> *Pensées*, n° 1677. Cette conversation peut être datée de 1749, d'après la présence à Paris de Charles Yorke, que Montesquieu dit avoir assisté à cet échange.

<sup>44</sup> *Ibidem*, n° 1677.

<sup>45</sup> *Ibidem*, n° 1676.

<sup>46</sup> Voir Volpilhac-Auger, *Montesquieu*, cit., «De Labrède à Secondat de Montesquieu (1705-1713)».

souvent on a dit en badinant des vérités très sérieuses»<sup>47</sup>. Il voyait même dans cet ouvrage paru en 1686 l'alliance idéale du monde et du cabinet: «... les sciences gagnent beaucoup à être traitées d'une manière ingénieuse et délicate; c'est par là qu'on en ôte la sécheresse, qu'on prévient la lassitude et qu'on les met à la portée de tous les esprits»<sup>48</sup>. En 1749, il se laisse encore charmer par le vieil homme – mais il préfère manifestement ses propres raisonnements. Fontenelle n'incarne plus à ses yeux cet idéal d'équilibre et de justesse qui assurait auprès d'un public délicat la diffusion d'idées scientifiques et philosophiques. Mais ce sont surtout les exigences qui ne sont plus les mêmes, car il est moins question désormais de la diffusion que de l'invention des idées.

Il faut en effet se demander, à propos des «idées du hasard, qui sont souvent les bonnes», comme le disait le passage des *Pensées* cité plus haut, s'il ne faut pas reconsidérer l'esprit français par excellence, celui des conversations et des propos rompus, de la liberté et de la fantaisie, ou plutôt de l'imagination, sous un autre jour. *L'Essai sur le goût* définit l'attrait pour la nouveauté comme essentiel, car il faut satisfaire cette appétence fondamentale de l'âme qu'est la curiosité, en lui fournissant son content de nouveauté, sans jamais la rassasier pour ne pas l'en dégoûter: il faut pour cela renouveler constamment les «plaisirs de la surprise». Loin de se réduire à la caricature d'un esprit superficiel plus apte aux saillies hasardeuses qu'aux confrontations fructueuses, l'esprit selon le monde, qui relie ce que personne, par paresse ou manque d'imagination, n'avait pensé à «rapprocher»<sup>49</sup>, qui renverse les points de vue, qui, en créant des liens inédits, ordonne ce que l'on voyait comme un chaos, répond à cette nécessité vitale<sup>50</sup>.

Il est par là capacité d'invention et ouverture. Rien ne lui correspond

<sup>47</sup> *Discours sur les motifs qui doivent nous encourager aux sciences* (1725), in Montesquieu, *Œuvres complètes*, vol. 8, Voltaire Foundation, Oxford 2003, p. 502.

<sup>48</sup> *Ibidem*, p. 501.

<sup>49</sup> Cf. ce passage de *L'Essai sur le goût*, dans la version (sans doute plus proche du manuscrit original) qu'en publie en 1783 le fils de Montesquieu: «Lorsqu'on rapproche des idées opposées l'une à l'autre, si le contraste a été trop facile ou trop difficile à trouver, il déplaît: il faut que l'opposition qui est entre les idées rapprochées se fasse sentir parce qu'elle y est, non parce que l'auteur a voulu la montrer». (*Œuvres posthumes*, De Bure Fils Aîné, Londres [Paris] 1783, pp. 194-195 <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6495917k/f208.image>> [01/2017]).

<sup>50</sup> Voir aussi la fin de l'article de Myrtille Méricam-Bourdet dans le présent recueil.

mieux que le paradoxe, dont on sait la fécondité dans *L'Esprit des lois*: l'influence de la musique dans la cité antique (IV, 8, «Explication d'un paradoxe des anciens par rapport aux mœurs») et, plus complexe, la fourberie des Chinois, peuple soumis aux rites (XIX, 20, «Explication d'un paradoxe<sup>51</sup> sur les Chinois»), autant de cas extrêmes qui justifient la théorie morale et politique. De même, «on est étonné de la punition de cet aréopagite qui avait tué un moineau qui, poursuivi par un épervier, s'était réfugié dans son sein. On est surpris que l'Aréopage ait fait mourir un enfant qui avait crevé les yeux à son oiseau»; c'est en fait une des «nouvelles conséquences des principes des trois gouvernements» (V, 19). Et combien de contradictions apparentes que Montesquieu résout avec allégresse, d'usages étonnants qu'il explique en les rapprochant d'usages connus, confortant ainsi ses principes.

Ajoutons-y, s'il en est encore besoin, que le monde est la meilleure école pour «être heureux»:

Il ne faut point beaucoup de philosophie pour être heureux: il n'y a qu'à prendre des idées un peu saines. Une minute d'attention par jour suffit; et il ne faut point entrer pour cela dans un cabinet pour se recueillir: ces choses s'apprennent dans le tumulte du monde mieux que dans un cabinet<sup>52</sup>.

Or pour Montesquieu le bonheur n'est pas une option: c'est une condition première pour l'être humain; sans bonheur, il n'est pas de libre jeu de l'esprit, mais une contention ou un exercice finalement vain. Mais sans esprit il n'est pas non plus de bonheur.

L'homme d'esprit, que l'*Essai sur les causes* définit comme «universel», et donc «bien rare»<sup>53</sup>, peut ainsi apparaître comme le successeur au XVIII<sup>e</sup> siècle de l'honnête homme du XVII<sup>e</sup>, ou de toute forme incarnant l'idéal d'une époque: jouant de la complémentarité du monde et du cabinet, incarnant l'appétit de savoir et l'intérêt pour autrui, les grâces et la raison, il porte des valeurs nouvelles, qui sont déjà celles des Lumières. Modèle d'équilibre et d'aisance, de retenue et de maîtrise, il domine et comprend tout, portant sa vue au loin sans ignorer ce qui l'entoure. C'est à lui qu'il appartient de formuler ces grandes pensées,

<sup>51</sup> En l'occurrence, le paradoxe est plutôt une contradiction.

<sup>52</sup> *Pensées*, n° 1675.

<sup>53</sup> *Œuvres complètes*, vol. 9, p. 253.

«dorsque l'on dit une chose qui en fait voir un grand nombre d'autres, et qu'on nous fait découvrir tout d'un coup ce que nous ne pouvions espérer qu'après une grande lecture», comme le veut encore l'*Essai sur le goût*<sup>54</sup>. Celui qui pénètre tout d'un seul coup d'œil est aussi celui qui sait l'exprimer (tout n'est-il pas affaire de langage, comme on le remarquait au début?): la clarté qui le caractérise rejaillit ainsi sur autrui. L'esprit des Lumières est aussi un esprit de partage: partage des connaissances, et surtout de la faculté même de connaître. C'est là l'esprit qui fait l'homme d'esprit, et qui a fait de Montesquieu le découvreur de l'esprit des lois.

<sup>54</sup> *Ibidem*, p. 492.